

## Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(Suite)

XLIV

RE nous confions même pas à ta femme de chambre ; je déteste toutes les femmes de chambre et ne te permettrai jamais d'en avoir une. Demain, je préviendrai ta tante du dangereux voisinage de l'étang, devant la Solitude ; je lui dirai que ses miasmes donnent le typhus. Fréquente aussi le jeu de boules russes qui est dans le parc ; mais ne joue plus jamais au croquet ! Je ne puis suivre avec calme tes gracieux mouvements ; je me mords les lèvres jusqu'au sang, dans ma rage de ne pouvoir t'envelopper de mes bras et t'emporter bien loin.

BRUNO.

XLV

Ragatz, 15 Juin.

Ah ! mien ! toujours mien ! Qui dira les délices de cet instant avec toi ! Nous étions tout seuls, toi et moi, dans le monde, comme les anciens dieux ; A nos pieds, la plaine lointaine inondée de soleil ; autour de nous, les montagnes géantes, si petites auprès de notre bonheur ! Si l'éternité peut tenir dans un instant, cet instant a été une éternité, car il semblait que nous étions unis à jamais. Il n'y avait plus d'hier ni de demain, plus rien que notre amour. Bruno ! je pourrais mourir de bonheur ! Je ne suis pas digne de t'appartenir, si je ne reprends pas la lutte et si je n'arrive pas à triompher. Pas de fuite lâche ; non, se présenter de front, être inflexible et dire : "Je serai sa femme quand le monde devrait s'écrouler."

Si je me laissais faire, je répèterais sans cesse tout bas — "Bruno ! Bruno ! Bruno ! — comme les mahométans disent : Allah ! jusqu'à ce qu'ils rêvent du ciel ! Je ne pense, ne sens, ne sais plus rien, sinon que je suis ta fiancée, que tu m'as donné le premier baiser et que tu m'as dit "—Mon tout !—" Ah ! Dieu ! comme je t'aime ! Pourvu que je ne meure pas de bonheur !

TON ULLA.

XLVI

22 Juillet.

Au premier jour, je vais étrangler le petit américain. Il se poste avec toi sur la terrasse des ruines, et se met à divaguer à propos du Rheinthal, dont on n'a qu'une mince échappée, qui pourrait aussi bien être le commencement des plaines de La Plata. Et "Your Highness" s'exalte en sa compagnie, les yeux rayonnants, pendant que je suis à deux pas derrière, damnant cet impie de Lord Byron (avec quelle sincérité !) pour être agréable à la princesse..

Je te ferai cadeau de tout le paysage : le parc, ton balcon et ses fenêtres voilées de stores, tout cela pris de notre banc, à condition que ne tu partageras plus ton enthousiasme avec les autres.

BRUNO.

XLVII

30 Juillet.

Bruno, je suis jalouse, Dieu le sait ! terriblement jalouse ! Tu fais par trop la cour à notre vieille tante ! Elle est tellement éprise de toi qu'elle ne parle plus d'autre chose. Si tu l'entendais parfois, c'est à mourir de rire. Je joue l'incrédulité, ou je m'amuse à la contredire ; alors elle se fâche et te loue encore davantage.

"—Quel dommage ! quel dommage !—disait-elle hier.

— "Quoi donc, tante ?— Quel dommage !— "Mais

enfin ?— "Ce serait le mari qui te conviendrait !—"Tu

trouves ?— Certainement ! tu ne le vois pas toi-même ?

— "Comment puis-je savoir cela, ma bonne tante ?

— "Ah ! oui, je sais bien comme tu es dédaigneuse ;

tu te moques de tous les hommes, tu les traites de haut

en bas, comme des gens sans conséquence ! Mais tu

n'oserais pas en faire autant avec le professeur ; il ne le

permettrait pas, d'ailleurs ! Il a quelque chose d'impo-

sant."

A la bonne heure ! pensai-je ; la voilà folle de lui, à son tour. Si mon père le savait ! Mon Dieu ! Bruno ! il faudra pourtant retourner là-bas. Que le ciel tombe sur ma tête !...

ULRIQUE.

XLVIII

Ragatz 12 août.

Cette fois, je suis fâchée et il faut que je gronde très fort. Hermès jaloux ! Non, non, je ne te laisserai pas faire. Si tu es jaloux, je ne m'effraierai pas, je redeviendrai aussitôt un garçon. Sérieusement, Bruno, n'essaie pas ; c'est dangereux. Mon seigneur et maître ne doit me laisser voir aucune faiblesse et la jalousie en est une grande. Tu mérites que je ne te dise plus un mot et que je m'occupe, pour te punir, de ces sots petits jeunes gens. Mais j'ai peur que tu ne perdes la tête ; les petits jeunes gens pourraient le remarquer, en causer ! C'est dommage ! tu l'as bien mérité, et le démon de la révolte, qui loge dans ma cervelle, m'y encourage vivement. Je me hâte de m'en confesser pour m'en faire passer l'envie. Mais écoute, Bruno ! ou je ne sais ce que je ferai ! Si j'ai tort, je veux bien m'humilier devant toi jusque dans la poussière, pour que tu me pardonnes. Si je n'ai rien, absolument rien fait de mal, tu n'as pas le droit de froncer le sourcil ; l'Olympe ne tremble pas, et ton indignation cesse d'être terrible, quand elle se produit mal à propos. Regarde-moi donc une fois dans les yeux ! Mais non, tu ne veux pas, au contraire ! Il faut que ta petite Ulrique sente tout le poids de ta colère, et tu ne t'aperçois pas qu'elle en rit ? Bruno, je te le répète, laisse mon démon tranquille, garde-toi de l'éveiller ! Se fâcher n'est rien, mais rire est désastreux ! Tu n'as seulement pas regardé le soi-disant objet de mon inclination, et son titre seul te rend malade ! Il est aussi fade que sa cravate nuance tisane d'orge ; il a le cou aussi long et mince que son épinglé et des yeux aussi intelligents que les verres de son pince-nez ! Mais vous me faites injure, mon seigneur et maître ! Bruno ! ne sois pas mesquin ! je ne le supporterai pas. Sois différent de tous les autres ou tu m'abaisses avec toi ! Pense